



HAL
open science

Eli Alberts, A History of Daoism and the Yao People of South China, Cambria Press, Youngstown, New York, 2006, 202 pages.

Aurélie Nénot

► **To cite this version:**

Aurélie Nénot. Eli Alberts, A History of Daoism and the Yao People of South China, Cambria Press, Youngstown, New York, 2006, 202 pages.. Cahiers d'Extrême-Asie, 2012, pp.343-346. hal-02439002

HAL Id: hal-02439002

<https://hal.science/hal-02439002>

Submitted on 14 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eli Alberts, *A History of Daoism and the Yao People of South China*, Cambria Press, Youngstown, New York, 2006, 202 pages.

Dans *A History of Daoism and the Yao People of South China*, Eli Alberts, journaliste-reporter et traducteur pour la radio internationale taiwanaise, docteur en langue et culture chinoises diplômé de l'université de Pennsylvannie, propose de « revisiter » (p. 2) l'article de Michel Strickmann publié une vingtaine d'années plus tôt : « The Tao among the Yao : Taoism and the Sinification of South China »¹. L'hypothèse selon laquelle le daoïsme se serait diffusé chez les Yao dans le cadre d'un processus de sinisation qui débuta au XIII^e siècle, sous la dynastie des Song, était alors formulée. Des questions restent cependant en suspens souligne Eli Alberts qui s'interroge plus largement sur ce que cette adoption religieuse révèle de la diffusion du daoïsme en Chine et au-delà – les Yao s'étant également établis en dehors des frontières du Pays du milieu –, au sein d'une population ne parlant pas une langue sinitique mais utilisant un corpus daoïste écrit en chinois. Ce livre qui porte donc sur l'histoire du daoïsme en rapport avec la création de l'identité *yao*, met en avant qu'il importe de comprendre cette expansion daoïste comme une entreprise à la fois religieuse et politique. Comme l'écrit Barend ter Haar dans la préface, les « Yao », en tant que peuple, sont le résultat d'interactions politiques et culturelles ainsi que de constructions mises en œuvre par les dynasties impériales successives (p. XV). Se focalisant sur le rapport « centre/périphérie », « ethnie²/État », E. Alberts place les textes daoïstes au cœur de sa problématique, car ces écrits permettent de légitimer l'autorité des chefs de villages et de lignées *yao*, ainsi que de créer et de maintenir les identités *yao*, de même que de relier la « périphérie » au « centre ».

Comme un reflet en miroir du titre, l'auteur a subdivisé son ouvrage, constitué de cinq chapitres, en deux parties intitulées : « Yao » et « Dao ». Il porte tout d'abord son attention sur les Yao dans une tentative ethnohistorique. Dans le premier chapitre « Genealogy of a label : Center and Periphery », est développée une analyse étymologique du terme *yao* dont les variations graphiques et sémantiques au cours de l'histoire sont étudiées. On apprend alors que si le mot *yao* fut au départ appliqué à une catégorie territoriale et administrative, il devint ensuite un « marqueur ethnique », E. Alberts associant cette terminologie plus à une appellation (« label ») qu'à un endoethnonyme (« autonym ») (p. 23). Se basant essentiellement sur les travaux de Richard David Cushman (*Rebel Haunts and Lotus Huts : Problems in the Ethnohistory of the Yao*)³, il s'intéresse notamment à l'appellation *moyao* employée sous les Tang, laquelle se rapporte à une population relativement autonome du pouvoir impérial – avec l'exemption notamment de taxes et de corvées –, puis aux expressions *yaoren*, *yaoman* et *manyao* apparues plus tardivement, sous les Song. L'auteur cherche à démontrer que le terme *yaoren*, employé pour la première fois au XI^e siècle, reprend le sens de l'appellation antérieure *moyao* – tous deux se rapportant à l'ancien groupe appelé Man –, le premier ayant remplacé la seconde de façon « intentionnelle ou accidentelle », souligne-t-il. C'est l'autonomie des Yaoren telle qu'elle est exposée dans des textes chinois du XI^e siècle mais aussi dans des matériaux *yao* plus récents nommés le

¹ Si, à la page 2 de son livre, Eli Alberts date cet article de 1979 et rapporte alors son titre comme suit : « The Tao among the Yao : Taoism and the Sinification of South China », cette référence apparaît ainsi dans la bibliographie : « The Tao among the Yao : Taoism and the Sinification of the South ». *Rekishu ni okeru minshu to bunka : Sakai Tadao sensei koki shuguka Kinen*, Tokyo, Kokusho kankokai, 1982, p. 23-30.

² À propos de l'emploi du terme « ethnie » par E. Alberts, cf. *infra*.

³ Cushman, Richard, Davis. *Rebel Haunts and Lotus Huts: Problems in the Ethnohistory of the Yao*. Dissertation. Ann Arbor: University Microfilms, 1970.

guoshan bang (« Passport for Crossing the mountains »), qui incite E. Alberts à établir un lien sémantique et « ethnique » entre les Moyao et les Yaoren. Il va ainsi à l'encontre des points de vue de Richard Cushman (*ibid.*) qui doute que les Moyao soient les ancêtres des Yao, et d'Edward H. Schafer (*The Vermilion Bird: T'ang Images of the South*⁴) qui associe quant à lui les Moyao avec les Mak (une autre population du Guizhou). La thèse de M. Strickmann est par là-même réfutée puisque l'auteur établit que les contacts entre les Yao et l'empire chinois sont antérieurs à la dynastie des Song. Dans le deuxième chapitre « Yao people and the Southern Man Narrative », E. Alberts propose de poursuivre cette discussion en s'appuyant sur les textes mythiques évoqués dans le chapitre précédent, notamment celui de Panhu – le chien qui reçut en mariage la fille de l'empereur mythique Gao Xin en récompense pour sa bravoure à l'égard de ce dernier, union qui donna naissance aux Yao –, et de les associer avec « le récit des Man du sud » tel qu'il est transcrit dans les textes officiels chinois dès la fin de la dynastie des Han. E. Alberts montre ainsi que les contes (ou récits) des populations du Hunan alors nommées Man ont de nombreux points communs avec les données sur les Yao rapportés sous les Song. Il dit analyser de la sorte la « préhistoire » et les relations des Yao avec l'État (« the State ») de la période des Royaumes combattants jusqu'à la période des Six dynasties, mettant en relation les histoires officielles à propos des populations des frontières et la mythologie « autochtone » (transposée néanmoins dans des écrits officiels chinois). E. Alberts poursuit son panorama historique et mythique des ascendants supposés des Yao dans le troisième chapitre intitulé « The Linjun Myth, the Man Inhabitants of Ba, and the Li Family ». Il se réfère alors avant tout aux données de Terry F. Kleeman (*Great Perfection: Religion and Ethnicity in a Chinese Millennial Kingdom*⁵), s'interrogeant sur les relations qu'auraient pu établir le « clan Ba », la « famille Li » et les Man, certains d'entre eux ayant été parmi les initiateurs du mouvement des Maîtres célestes duquel tous les lignages daoïstes sont issus. L'auteur analyse le mythe de Linjun qui met cette fois-ci en scène les contacts entre des chefs Man et les empereurs de plusieurs royaumes (Qin, Chu...). Là encore, l'autonomie des Man est au cœur des textes.

Dans la seconde partie intitulée « Dao », E. Alberts s'intéresse à l'émergence des mouvements proto-daoïstes notamment ceux des Maîtres célestes et des Turbans jaunes, de la fin de la dynastie des Han jusqu'à l'avènement des Song, au moment où les rébellions Man prédominaient, le but étant ici de montrer de quelle manière les croyances et les pratiques daoïstes se sont infiltrées au sein des populations frontalières dès lors sinisées. Dans le quatrième chapitre « The Emergence and Spread of the Celestial Masters », le lecteur saisit comment, à travers l'histoire, le daoïsme a servi de pont entre le centre et la périphérie, l'auteur insistant sur l'idée que les Maîtres célestes ont propagé jusqu'aux marges de l'empire le modèle sociopolitique des Han. Reprenant alors le point de vue de Anna Seidel développé dans *Imperial Treasures and Taoist Sacraments: Taoist Roots in the Apocrypha*⁶, et critiquant celui de M. Strickmann (*ibid.*) qu'il juge réducteur car focalisé sur l'aspect rituel, l'auteur propose de réintégrer la dimension politique du daoïsme dans l'analyse. Effectivement, en embrassant la « tradition » daoïste, les peuples « périphériques » s'identifiaient avec le centre : quiconque devenait daoïste devenait chinois, car il prenait un

⁴ Schafer, Edward, H. *The Vermilion Bird: T'ang Images of the South*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1967.

⁵ Kleeman, Terry, F. *Great Perfection: Religion and Ethnicity in a Chinese Millennial Kingdom*. Honolulu: University of Hawai'i Press, 1998.

⁶ Seidel, Anna. "Imperial Treasures and Taoist Sacraments: Taoist Roots in the Apocrypha", M. Strickmann ed., *Tantric and Taoist Studies in Honour of R.A. Stein*. Brussels: Institut Belge des Hautes Études Chinoises. 2 (1983): 291-371.

nom chinois et avait accès à l'écriture chinoise, d'où le caractère multiethnique des communautés daoïstes relevé par E. Alberts qui revient à la fin de ce chapitre sur la question de départ : comment et quand les Yao devinrent daoïstes, et sur l'argument de M. Strickmann. Selon lui, cette diffusion remonterait au moins aux Qin. Dans le cinquième et dernier chapitre, « Textual Mandate on the Periphery : Script, Image, and Legitimacy in Yao Culture », un document en particulier est analysé, « la charte de l'empereur Ping et le passeport pour traverser les montagnes », document sur lequel l'auteur appuie son argumentation dans les précédents chapitres. Ce texte – par ailleurs composé d'images – est crucial en ce sens que les chefs *yao* – qui en possèdent chacun un exemplaire – considèrent cet écrit comme la reconnaissance impériale et céleste de leur propre souveraineté.

Cet ouvrage apporte un éclairage nouveau sur l'histoire des Yao, leurs rapports aux mouvements proto-daoïstes et sur les relations qu'ils établirent par le biais de cette tradition politico-religieuse avec les dynasties impériales successives. Le panorama historique brossé par E. Alberts s'en trouve dès lors très large, ce qui donne parfois l'impression au lecteur d'être submergé de données (le plus souvent de seconde main) et de perdre le fil de la démonstration, ce d'autant plus qu'aucune conclusion ne vient clore le livre. On regrette de ne pas avoir une vue synthétique et davantage conceptualisée de l'ensemble. L'introduction ne fait par ailleurs pas état d'un questionnement épistémologique sur la comparaison d'éléments mythiques avec des données historiques, et elle ne spécifie pas qu'il s'agit là de rapprochements concevables (et fort intéressants) mais néanmoins indémonstrables. Ainsi, l'argument selon lequel les Man et les Moyao seraient les ancêtres des Yao, s'il est fort séduisant, pêche par ses rapprochements trop hâtifs. E. Alberts n'interroge pas non plus le corpus sur lequel repose son argumentation : il s'appuie à la fois sur des matériaux « historiques » chinois – avec tout le recul que l'abord de ces données exigerait, car elles reflètent un discours spécifique, en accord avec l'orthodoxie d'État –, et sur des mythes *yao* exposés dans des textes officiels chinois et dès lors sans doute « transformés » – l'écriture chinoise, le *wen*, intrinsèquement liée à la culture *wenhua*, transforme afin, précisément, de faire d'éléments issus de la « périphérie » des éléments en orthodoxie avec le « centre ». Désireux de faire part au lecteur de la richesse de ses données, E. Alberts esquisse le plus souvent des réflexions qui gagneraient à être poussées plus avant, comme, par exemple, le rapport du texte à l'iconographie (chapitre 5), ou encore ce que l'écriture chinoise recèle en elle-même de politique (questionnement sur le *wen*). Par ailleurs, on remarquera une certaine inégalité dans le contenu des chapitres et des deux parties qui donnent un aspect dichotomique à l'exposé, comme si deux livres étaient proposés au lecteur qui parvient assez difficilement à établir un lien entre le daoïsme et les Yao : le livre est effectivement intitulé « Une histoire du Daoïsme et les Yao du sud de la Chine ». Au bout du compte, l'auteur qui appuie sans cesse son propos sur la formulation de critiques à l'égard de M. Strickmann (employant une rhétorique parfois pesante), semble ne pas oser lier concrètement les termes Yao et Dao – associés par le mot « among » chez M. Strickmann –, voulant se démarquer coûte que coûte de l'article du sinologue. Enfin, on ne peut que déplorer les « imprécisions » du vocabulaire employé lorsqu'il s'agit d'ethnicité. E. Alberts parle de l'« ethnie yao » alors que les Yao sont une *shaoshu minzu*, une « nationalité minoritaire », il s'agit d'une appellation héritée du classement marxiste opéré dans les années 1950 à propos des populations établies en Chine. Or, les sous-groupes *yao* qui, sans doute, ont des origines communes, ne se reconnaissent pas d'ethnonyme commun, ils ont leurs propres endoethnonymes. Se reconnaissent-ils pour autant une identité commune ? Détenir le *guoshan dang* est-il un gage d'appartenance ethnique *yao* ? Et qu'en est-il aujourd'hui ? Ces textes sont-ils copiés ? Qu'est-il advenu de ces écrits pendant la Révolution culturelle ? S'agit-il encore d'originaux ou de documents réécrits ? Qui sont les

leaders locaux des Yao, quelles relations entretiennent-ils avec le pouvoir central actuel ? Ont-ils la carte du Parti communiste chinois ? Autant de questions dont les réponses permettraient de confronter les données d'E. Alberts au regard de l'actualité, d'interroger le daoïsme chez les Yao aujourd'hui et de poursuivre cette riche réflexion sur les relations des populations dites minoritaires avec l'État chinois.

Aurélie Névot

CNRS